

MARTOR



Title: "L'initiation"

Author: Monica Pepine

How to cite this article: Pepine, Monica. 2003-2004. "L'initiation." *Martor* 8-9: 85-88.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-8-9-2003-2004/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

L'initiation

Monica Pepine
Roumanie

Je ne veux pas que mon histoire ressemble à un rapport de police... Quand il y eut le problème avec les mineurs en 90, je me suis dit que ça valait la peine de partir, à cause de ce que j'apprenais des autres, quoique moi, personnellement, je ne sois pas affectée : personne ne m'a battu, je n'ai rien subi, mais l'état des choses était tellement mauvais, surtout pour ceux de mon entourage, que je me suis dit «pourquoi pas ?» Mes parents avaient des amis de famille en Suisse, à Lausanne, qui m'appelaient très souvent là-bas. Ils ont une fille, de deux ans ma cadette et ils insistaient souvent pour que nous les visitions. C'était justement la période durant laquelle l'ambassade de Suisse a eu trois semaines de *visas ouverts* ; c'est ainsi qu'ils disaient, lorsqu'ils acceptaient les demandes de n'importe qui. Maman a vendu – je ne sais pas exactement – quelques bagues, en tout cas des bijoux de famille, pour acheter le grand billet d'avion aller-retour, ainsi en juin 90, après avoir à peine fini le lycée et raté avec un étonnant succès l'entrée à la fac de chimie, je partais en Suisse. Là-bas, à Genève, j'avais aussi mes parrains, avec lesquels mes grands-parents étaient en relation, mais avec lesquels, plus tard, je n'ai plus voulu avoir à faire.

Et je suis bel et bien arrivée en Suisse, les amis de mes parents m'ont reçu à l'aéroport et, en route vers la maison, nous nous sommes arrêtés à

une station service. Et bien, pour moi, cette station service, qui ressemblait à n'importe quelle Shell, Lukoil ou toutes de ce genre d'aujourd'hui, représentait tout d'un coup le paradis sur terre. Partout où je suis allée dès lors je ne me suis plus sentie comme dans cette station service, c'était comme si j'étais entrée dans la caverne d'Ali Baba. Il y avait de tout : chewing-gum, chocolat, bonbons dont je n'étais pas forcément folle, mais quand tu les vois, tous, tous, tous... Tu sais, colorés, emballés, tous merveilleux pour moi qui venais d'où je venais, c'était quelque chose de fort, pas forcément un choque, mais en tout cas suffisamment pour ne plus jamais oublier cette station service.

Et je suis restée un laps de temps en tant que touriste à Lausanne, promenade, dorlotée et tenue dans les bras jusqu'au moment où la fille de ces amis, qui travaillait comme volontaire à la Croix Rouge et qui avait oublié depuis longtemps notre roumain, m'a dit un jour «viens toi aussi pour nous aider !» Sitôt dit, sitôt fait. Je suis devenue collaboratrice volontaire à la Croix Rouge de Lausanne, c'est-à-dire interprète pour divers demandeurs d'asile politique de par là-bas. Mais, entre temps, mes parrains m'ont convaincu d'aller à Genève où, voyons, c'était la grande ville de Suisse ; et ils ont insisté, même si je n'avais aucune intention dans ce sens, pour demander l'asile poli-

tique. J'ai fait cela, comme une procédure purement technique, sans être obligée de résider dans un camp de réfugiés, mais en étant toutefois obligée de passer là-bas quelques heures par jours. Parce que je ne supporte pas trop l'inactivité, j'ai commencé à faire dans le camp ce que je croyais être nécessaire. Comme on y mangeait aussi, j'ai commencé par laver la vaisselle sans que personne ne me le demande, purement et simplement parce que je crevais d'ennui. Puis, je suis passée à quelque chose de supérieur, c'est à dire à la préparation des cafés ; je me rendais d'autant plus utile qu'ils m'ont demandé : «Eh, ma fille, tu ne veux pas rester ici pour travailler avec nous ?» Bien sûr que l'idée m'a enchanté, surtout parce qu'il s'agissait d'argent, et déjà la situation se compliquait ; je n'avais plus trop de motifs pour rentrer, puisqu'en définitif j'avais raté l'examen à la fac et l'idée me souriait de prolonger ainsi mes vacances. J'ai accepté et, à ma surprise, les Suisses m'ont même fait un contrat sérieux, pour une période non déterminée, enfin, tout dépendait de la durée de mes statuts de demandeur d'asile politique et de réfugié (mais j'ai renoncé à ce dernier, car je ne me sentais plus en droit de le demander). J'ai eu ici une belle expérience, je travaillais avec une foule de collègues, de toutes les nations possibles et de tous les continents, parce que c'est comme ça à la Croix Rouge Internationale. Ainsi on atténuait la faute des Suisses (en réalité, la faute était la mienne), qui devenaient déguellasses chaque fois qu'ils apprenaient que tu es quelqu'un d'autre qu'eux. Par exemple, moi j'ai appris le français dès l'enfance, donc je savais parler, mais j'avais l'inévitable accent roumain avec les «r». Quand j'ai vu que c'était un problème pour eux, je me suis dit : «Et si j'allais à l'école avec le peu d'argent que je gagne ?» Parce qu'il y a là-bas une école spéciale pour l'accent, dans le sens que, d'où que tu viennes, si tu te forces un peu et que tu as un peu l'oreille musicale, tu réussis à parler pile comme un français ou, enfin, même avec les particularités helvétiques et ainsi personne ne te remarque plus. Et avec toute ma furie j'ai réalisé cela pour ne pas me cacher der-

rière mes paroles, parce que même les vendeuses du supermarché te jettent la monnaie lorsqu'elles t'entendent parler autrement qu'elles, tout est très humiliant et frustrant. Quand ils me demandaient comment je m'appelle, je répondais Monica, ils disaient, ah Monicá !... Mais avec l'accent sur la dernière syllabe, peut être Italienne... Donc je n'étais pas découverte trop facilement. Quand ils me demandaient d'où je venais et que je leur disais que je suis Roumaine, alors la situation tournait mal, parce qu'ils changeaient brusquement de visage et ils se souvenaient subitement qu'ils devaient s'en aller. Ce n'est pas déplacé que de comparer leur réaction à celle devant un pestiféré. Effectivement, si je leur avais dit : «Voyez, j'ai la peste», ils auraient eu la même réaction que : «Voyez, je suis Roumaine». En tout cas, je ne crois pas que les Suisses voient la Roumanie forcément pire que, disons, la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, tu sais, tout le pélemêle de l'Est. Chaque fois que j'essayais de louer un appartement, on me disait au téléphone que j'avais tout ce qu'il fallait, y compris l'argent, enfin, tout, absolument tous les critères étaient remplis. Mais quand j'arrivais à l'agence et que je disais : «Voilà mon passeport, je veux tel ou tel appartement», absolument toutes les agences sans distinction, donc dans 99,9% des cas, me répondaient : «Vous savez, il y a juste trente secondes que cet appartement à été pris.» Les choses étaient plus qu'évidentes, et finalement, j'ai fait appel à un ami, un Français, citoyen suisse, qui m'a ensuite aidé chaque fois que j'avais des problèmes de ce genre et tout cela se faisait à l'aide de son nom. Mais moi j'étais gênée de solliciter cet homme et de l'embarrasser tout le temps, en tout cas, je répète, c'était humiliant.

Maintenant, en revenant à nos moutons, il faut dire que j'ai été réellement choquée à l'âge de 17 ans, quand mon grand-père est mort, celui que j'aimais le plus, mon grand-père maternel et très peu de temps après, un mois ou deux, est morte aussi mon arrière-grand-mère, que j'aimais aussi beaucoup. Ils occupaient tous deux une plus grande place dans mon cœur que tous les autres



parents, les autres grands-parents, les tantes. En plus, pendant mon enfance, j'étais tenue très à l'écart de la mort comme sujet, paraît-il qu'il ne fallait pas que je sache que cette chose existe, donc j'ignorais totalement ce malheur jusqu'à ce qu'ils meurent tous les deux, les plus chers à mon cœur, l'un après l'autre. C'était un choc, je le répète. Une fois arrivée en Suisse, quand j'ai découvert que la Croix Rouge avait une foule de cours intéressants, je me suis précipitée sur le cours d'accompagnement des personnes en fin de vie et de leurs proches. Puis, à la fin du cours théorique, j'ai aussi suivi un cours d'infirmière et je suis allée travailler dans des hôpitaux gériatriques, où il y avait des personnes âgées conduites là-bas par leurs proches pour mourir. En général, voilà plus ou moins la mentalité et les pratiques en Suisse : ils ne gardent pas trop les vieux à la maison, ils les placent dans des pensions chères et prétentieuses où ils les visitent une fois par an pour apaiser leur conscience. Il m'était arrivé de faire plusieurs choses à la fois : j'allais à la Croix Rouge, au centre de réfugiés où je travaillais comme interprète, puis j'analysais les diverses demandes d'asile poli-

tique des Roumains, je travaillais à l'hôpital gériatrique où je faisais des gardes de jour et de nuit au hasard, enfin, je travaillais aussi pour une fondation médicale juive, puis dans d'autres hôpitaux.

Je m'étais aussi inscrite à l'école. Initialement, j'avais voulu m'inscrire à la faculté de médecine mais les Roumains ne sont pas acceptés, en fait tous ceux qui n'ont pas la nationalité suisse ne peuvent pas suivre deux choses : la médecine et le droit (au moins c'était comme ça à l'époque). Celles-ci étaient interdites pour le reste du monde. Si tu as un passeport suisse, bien, sinon tu n'as qu'à chercher autre chose. Ainsi j'ai fait un choix très sympathique : littérature, philosophie et religions orientales. J'aimais ça à la folie, absolument à la folie. Il y avait des professeurs formidables. Possédant quelques sous d'ici, de là (d'ailleurs assez peu), je faisais des colis pour la Roumanie avec à peu près trois quarts de ma petite fortune. Ils n'arrivaient pas tous à la maison parce qu'on les volait à la poste roumaine. J'appelais maman à la maison au moins une fois par jour, déchirée par la nostalgie. A la maison, je n'ai

jamais touché ni même à un œuf pour le faire cuire, parce qu'il y avait maman, papa, mes grands-parents et mes arrière-grands-parents, mes tantes, mes oncles, mais là-bas, le besoin, ainsi que la solitude m'avaient frappé et j'ai commencé à tout apprendre. J'appelais maman sous des prétextes culinaires, mais tout m'était très difficile à cause de la solitude et cela finalement m'a déterminé à rentrer à un moment donné.

Donc, au total, je suis restée trois ans là-bas, période durant laquelle j'ai déménagé, je crois, huit ou neuf fois, ce qui m'a été très utile pour connaître des gens et leurs mentalités. J'ai travaillé dans plusieurs hôpitaux, je me suis inscrite en volontaire dans plusieurs organisations, de lutte anti-cancer, contre le tabagisme, beaucoup... Par malheur pour moi, là-bas, je suis aussi tombée amoureuse pour la première fois, d'un Arabe, un volontaire comme moi à l'hôpital où je travaillais, qui était Tunisien et qui avait son propre magasin de bijoux. Un type excentrique, pourrait-on dire, s'il n'y en avait pas beaucoup comme lui là-bas qui faisaient cela. Et l'oie naïve de dix-huit ans s'est laissée mener par le bout du nez, bien sûr que l'Arabe, comme tout Arabe qui se respecte, était marié, avec des enfants, détails que j'appris plus tard et, hélas, j'étais détruite. Ainsi, dans ce décor et à cause de la solitude, avec des revenus substantiellement diminués, parce que j'étais entrée dans une sorte de forme légale de travail (non pas que je fus en illégalité auparavant, mais je n'étais plus demandeuse d'asile et on m'avait coupé une certaine allocation), j'ai décidé de retourner à la maison, chez maman.

Ainsi s'achève toute l'histoire, je suis rentrée avec des millions de valises, je ne sais plus combien, plus de dix valises avec tout ce que je pouvais apporter, y compris le fer à repasser que je me suis achetée et duquel j'étais très fière, parce qu'avant je n'avais même jamais repassé un mouchoir. Et le choque très, très grand que j'eus à mon retour en Roumanie a été de voir que même les mendiants s'imaginaient que j'étais une étrangère. Je ne sais pas en quoi cela consistait, bon Dieu, parce qu'aujourd'hui encore, quand je

regarde dans la rue un homme qui se tait, donc on ne sait pas quelle langue il parle, je sens dès le début qu'il est étranger. Je crois que, dans mon cas, il s'agissait d'un air de liberté et d'assurance que j'avais acquis moi aussi alors, et qui, par malheur, m'a abandonné, un air qui m'a tenu environ six mois après mon retour. Je me querellais avec le boulanger, aux magasins, partout, parce que je voyais ce que je vois encore aujourd'hui, mais que déjà, par malheur, ne m'affecte plus. C'est-à-dire de la manière : «Si ça ne te convient pas, va ailleurs !» J'étais venue avec mes exigences stupides, donc j'ai vraiment beaucoup souffert. Avec mon expérience du volontariat et du travail dans des hôpitaux, je suis venue ici, décidée de faire de nouveau du volontariat et tout le monde me regardais de travers, avec suspicion, comme si quelqu'un n'était pas en règle s'il voulait travailler sans être payé. Cet épisode de ma vie s'est terminé avec un goût amer. Le fait est que je dis parfois, et même encore maintenant, «chez moi» lorsque je pense à Genève parce que c'était la période de post-adolescence et de pre-maturité, une période d'extrême intensité pour moi de tous les points de vue. Il a fallu soudainement me réveiller et me rendre compte que j'étais devenue grande, qu'il fallait cuisiner, trouver une maison, faire le ménage, des trucs que je n'aurais pas faits jusqu'alors, aller à des cours qui me sollicitaient émotionnellement beaucoup (ceux liés à la mort), faire mon travail très bien, pour que l'on soit content de moi et, non pas en dernière instance, m'occuper de ma vie affective. Donc cette période à moi, de l'exil disons, c'était une période douce-amère, mais très, très intense, que je ne regrette pas un instant et d'où sont venus, je crois, toutes les bonnes choses qui ont suivi. C'est à dire **tout** : ma position vis-à-vis du monde et de la vie, mes succès professionnels et mon ouverture sur d'autres horizons culturels. C'est à peu près de cela dont il s'agit quand je dis que ces trois ans m'ont réveillé.

Interview réalisé par Mirela Florian
Traduit par Petre Popovăț et Thomas Hott